

La pratique sociale de l'éthique sous la direction de Guy Giroux, Montréal, Bellarmin, 1997, 286 p.

Lawrence Olivier

Volume 18, Number 1, 1999

Symposium : L'américanité du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040168ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040168ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Olivier, L. (1999). Review of [*La pratique sociale de l'éthique* sous la direction de Guy Giroux, Montréal, Bellarmin, 1997, 286 p.] *Politique et Sociétés*, 18(1), 201–203. <https://doi.org/10.7202/040168ar>

La pratique sociale de l'éthique

(sous la direction de Guy Giroux,) Montréal, Bellarmin, 1997, 286 p.

La malhonnêteté d'un penseur se reconnaît
à la somme des idées précises qu'il avance.

(E. Cioran)

La pratique sociale de l'éthique est un ouvrage qu'il faut recommander à tous ceux qui cherchent à comprendre le « retour » de l'éthique et sa pratique sociale. Composé de huit contributions importantes et excellentes, cet ouvrage contient l'essentiel des problématiques auxquelles l'éthique est soumise en tant qu'objet d'étude de la part des chercheurs en sciences sociales. Il est question non seulement du retour de l'éthique (Jean-Louis Genard), de la demande sociale d'éthique (Guy Giroux), de l'éthique comme suppléance politique et comme mode d'autorégulation (Yves Boisvert, Guy

Giroux), mais aussi de la réflexion critique sur la revendication de l'éthique (Martyne Isabel Forest), de la place de l'éthique dans le réseau de la santé (Yvan Perrier), chez les dirigeants des grandes villes québécoises (Alain Baccigalupo) et de la diffusion de l'éthique à partir de la régulation technique des sans-emploi (Gérard Boismenu, Dufour). En somme, l'ouvrage de Giroux fait le tour de la question d'une manière concise, accessible et, dans certains cas (Martyne Isabel Forest, Jean-Louis Genard, Yves Boivert, Guy Giroux), de façon brillante et convaincante.

Toutefois, malgré les belles qualités de l'ouvrage, celui-ci n'est pas sans soulever certaines interrogations. J'aimerais en souligner certaines qui sont absentes des problématiques actuelles sur l'éthique. La première et la plus générale se formule ainsi : Quel rapport entretient le discours savant, qui constate le « retour et la demande sociale d'éthique », avec le phénomène qu'il cherche à étudier ? En d'autres mots, quel est le statut de cet événement historique – retour de l'éthique ou demande sociale d'éthique – qui est célébré par le discours scientifique ?

La première interrogation permet de suggérer, à titre d'hypothèse, que le discours savant sur l'éthique est une prophétie autoréalisatrice. Le constat de la demande sociale d'éthique est-il réel ? Pour les spécialistes de l'éthique, il n'y a aucun doute. Devant le vide moral de nos sociétés, les gens se replient sur l'éthique. Est-ce si certain ? L'observation de phénomènes tels que la mise en place de comités d'éthique dans les secteurs de la santé, des médias, des moyennes et grandes entreprises, la crise contemporaine de la spiritualité, les nouvelles règles de la vie sociale sont-ils suffisants pour conclure au retour de l'éthique ? Je ne pense pas. La démarche qu'on nous propose est relativement simple, trop simple peut être pour être réellement convaincante. La réalité serait traversée par des phénomènes assez largement répandus, comités d'éthique, crise des valeurs, pour qu'on en conclut logiquement au retour de l'éthique. Il faudrait d'abord s'entendre sur le constat. Par exemple, quelles sont les nouvelles règles de la vie en société ? Quel sens a précisément la crise contemporaine de la spiritualité ? Quel lien y a-t-il entre la création de comités d'éthique et la demande sociale d'éthique ? Le lien n'est pas aussi évident qu'il ne paraît. À tout le moins, il faut l'établir. Ensuite, et il s'agit là d'une objection sérieuse, il faudrait pouvoir montrer dans quelle nécessité historique (*a priori* historique, pour reprendre une expression de Michel Foucault) s'inscrit le retour de l'éthique. Quelles sont les conditions du retour ou de la demande sociale de l'éthique ? Les chercheurs qui s'intéressent au retour ou à la demande sociale de l'éthique ont peu théorisé le concept de fait social important. On cherche en vain des éléments de réponses à des questions du type : Comment en arrive-t-on à déterminer qu'un fait est important pour la société contemporaine ? Sur quelles bases épistémologiques les spécialistes de l'éthique constatent-ils qu'il y a effectivement un « retour de l'éthique » ? Dans un autre ordre d'idées, pourquoi faut-il donner un sens à ce fait social, s'il s'agit bien d'un fait social ?

Nous n'avons abordé jusqu'à maintenant qu'un aspect de la démarche proposée par les spécialistes de l'éthique. Le discours des sciences sociales

manquerait à son statut de science s'il se réduisait à une simple constatation. L'idée de « retour ou de demande sociale de l'éthique » n'a de réalité que si elle s'accompagne de l'étude de sa pratique sociale. Pour le discours savant, le fait social n'a de réalité que s'il s'impose à l'individu, que s'il s'inscrit dans la pratique sociale de ce dernier. En somme, un fait ne devient social que si le discours savant est capable de montrer qu'il est une réalité pour les individus soit parce qu'il s'impose à lui (Durkheim) soit, selon une version contemporaine de la méthode sociologique, parce qu'il en fait usage socialement. C'est là, semble-t-il, sa condition de réalité et une réponse aux objections soulevées plus haut. Essayons de comprendre cette dernière démarche des sciences sociales.

L'étude des pratiques sociales, de l'usage qui est effectivement fait de l'éthique, permet de mieux inscrire dans la réalité le phénomène étudié. Cette étude prend la forme ici d'une analyse plus « politique » – plus critique – qui consiste à montrer les dangers, les risques que comporte le retour ou la demande sociale de l'éthique. Certains des collaborateurs de l'ouvrage l'illustrent bien – G. Giroux, Y. Boisvert, M.I. Forest – lorsqu'ils écrivent que l'éthique s'inscrit dans des stratégies qu'utilisent certains acteurs sociaux, par exemple les médecins, pour protéger leur pratique de toute forme d'ingérence et pour prévenir les dangers des poursuites judiciaires dans le cas d'erreur médicale. On notera ici l'utilisation de la pensée stratégique pour rendre compte des pratiques sociales de l'éthique. Quel est l'effet réel de cette pensée stratégique dans le constat du « retour de l'éthique »?

N'est-ce pas là une façon à la fois de légitimer le discours qui constate le retour de l'éthique dans la mesure où il s'inscrit dans des pratiques sociales et de mieux assurer la réalité de ce dont on parle? Des explications s'imposent. On se demande pourquoi le discours savant serait exclu de cette pratique sociale de l'éthique et pourquoi il échapperait à son objet d'étude. On voit mal en effet comment on peut constater le retour ou une demande sociale d'éthique, alors que du fait même de notre discours on en impose l'idée soit comme stratégie politique, soit comme grille d'intelligibilité du social, ou comme mode de régulation sociale. L'éthique est une production discursive, dont il est difficile de cerner la place et l'importance qu'elle occupe dans nos sociétés du fait qu'une dimension importante – la plus importante à nos yeux – du phénomène est occultée par le discours savant lui-même. En ce sens, ne faisons-nous pas face à un discours autoréférentiel qui cherche dans la réalité, celle qu'il a lui-même produite?

Je crois qu'il faut sérieusement considérer le rôle du discours scientifique dans la production de la réalité « éthique ». Il est difficile, sinon impossible, de penser l'éthique sans se référer au discours qui aujourd'hui la transforme en événement — en fait social — marquant. Plutôt que rechercher les faits marquants, ne faudrait-il pas s'interroger sur la nécessité des faits marquants dans la fabrication de la réalité?